Ami,

Se peut-il qu'en découvrant ce joyau vous découvriez également Bernard Manciet ?

Je ne puis le croire. Il est vrai qu'une œuvre écrite en langue régionale - en » patois « - et qui plus est essentiellement poétique, ne prédispose pas à la notoriété hexagonale.

Pensériez-vous donc qu'une œuvre écrite en gascon ne puisse avoir une portée universelle ? Je vous le dit tout net : Vous avez tort, et il est temps de réparer cette erreur.

Bernard Manciet, qui nous a quitté au seuil de l'été 2005, est un des poètes majeurs du 20ème siècle, un écrivain libre et complexe, souvent éblouissant de verve et d'érudition, une VOIX.

Découvrez Bernard Manciet et prenez le large. Du triangle des Landes au golfe de Gascogne, retrouvez - vous en compagnie d'Ulysse et revivez l'Odyssée tandis qu'Histoire et Poésie se servent mutuellement de nourriture et que les Univers s'effondrent et renaissent devant vous.

Puis fréquentez les romans, l'œuvre en prose. Dans la lumière d'Elena - la pluie du jeune homme de Novembre - les récits des jardins perdus - dans un Hiver … en approchant l'homme Manciet, vous serez entrainé dans le tourbillon d'une lutte qui évoque le Commencement du Monde, les récits anciens où l'humain, l'animal, le minéral, le végétal, communiquent dans un même souffle -une même LANGUE.

Ayant ensuite côtoyé Iphigénie, Orphée par le théâtre, vous aborderez enfin l'œuvre poétique, les odes, les sonnets, cette œuvre foisonnante et épique qui vous mènera vers l' » Enterrement à Sabres », livre Somme - livre Monde, ce chef-d'œuvre qui ne vous quittera plus.

Vous comprendrez, ami, qu'il ne m'est pas possible de vous détailler plus encore une œuvre qui n'a pas à ce jour révélé encore toutes ses merveilles, mais croyez-moi, courez à la découverte de ces trésors.

Avec Manciet le Feu est partout : Dans les têtes - dans les cœurs - dans la Langue. « Manciet est tellurique » nous dit Bernard Lubat.

Son immense culture nous invite à broyer les idées reçues. Ne faut-il pas être païen pour être enfant de Dieu ?

Une preuve de cette puissance de feu ? Vous l'avez sous les yeux. Songez que les textes de cet ouvrage ont été écrits par un octogénaire - malade - au seuil de la mort…

Homme de pluie et de lumière, Bernard n'écrivait que porté par l'Amour...ou la colère.

Tous deux sont présents ici de manière éclatante. Colère contre le corps qui ne répond plus, le Temps qui soudain passe trop vite - Amour de l'artiste, de sa jeunesse et de son Art.

Quelle force !

Profitez bien, ami, de ces vers presque ultimes, de ces arts qui magnifiquement se conjuguent, et courez découvrir Manciet. Vous ne le regretterez point.

Louis Blancho

Programme

« Le Cabaret des Poètes »

présente

Les 3 Amis de Sainte-Alvère,

Trois âmes poètes, amoureux de la langue occitane:

Louis Blancho,

Bernard Manciet,

Bernard Lesfargues

Interprétation de Monique Burg et Eve Nuzzo

Vendredi 27 juillet 2018

L'Association SESAM
et la commune de Val de Louyre et Caudeau
remercient :

Marie-Claude Fénié
Eve Nuzzo
Monique Burg
Marie-Christine Bencharel

Contact

Association SESAM
Mme Dominique LEBOURDIER - Présidente
Tél: 05.53.24.62.75 _ Courriel: chrch@wanadoo.fr

Mairie Val de Louyre et Caudeau
22 Rue de la République
Sainte-Alvère
24510 Val de Louyre et Caudeau
Tél: 05.53.73.55.80
Courriel : service-animation@ville-sainte-alvere.fr

Val de Louyre et Caudeau
Cendrieux
Sainte-Alvère
Saint-Laurent des Bâtons

18. LES GRUES

Tard dans la nuit
nous avons écouté passer les grues
à tire-d'aile vers le sud

tard le matin
nous nous sommes réveillés
épuisés
et nous n'entendions plus

que les battements
de notre coeur

« Les grues. » B. Lesfargues , *Finie, la fête*, Les Amis de la poésie, 2004.

Paul Valéry :

« Je trouve un homme très ancien en tout poète véritable, il boit à la source du langage ».

Saint John Perse parlant de la poésie :

« Se refusant à dissocier l'art de la vie, ni de l'amour la connaissance, elle est action, elle est passion, elle est puissance et novation, toujours qui déplace les bornes…

Attachée à son propre destin et libre de toute idéologie, elle se connaît égale à la vie même, qui n'a d'elle-même à justifier.

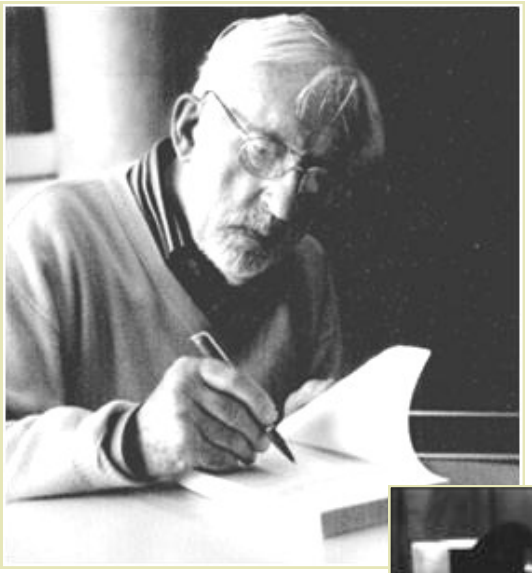
Et c'est d'une même étreinte, comme une seule grande strophe vivante, qu'elle embrasse au présent tout le passé et l'avenir, l'humain avec le surhumain et tout l'espace planétaire avec l'espace universel.

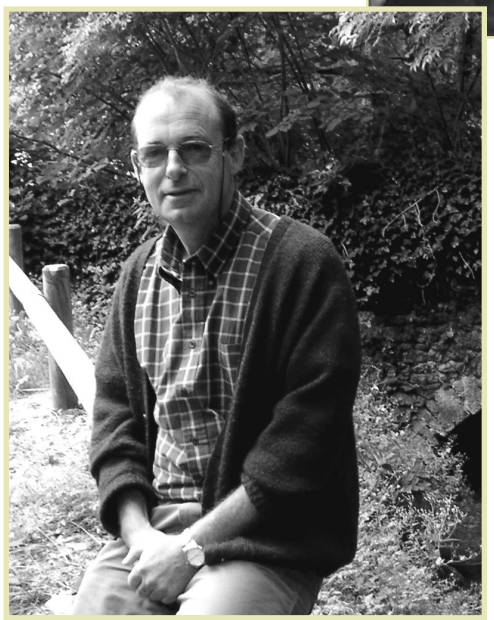
L'obscurité qu'on lui reproche ne tient pas à sa nature propre, qui est d'éclairer, mais à la nuit même qu'elle explore et qu'elle se doit d'explorer : celle de l'âme elle-même et du mystère où baigne l'être humain…

Ainsi, par son adhésion totale à ce qui est, le poète tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'Etre . »

Bernard Manciet à son ami poète Max Rouquette devant l'océan :

« Parlons aussi bien que ces vagues. L'océan : c'est la pierre de touche. Il faudrait que notre parole tienne le coup face au parler de l'océan et à ce moment-là, nous serions dignes d'être poètes. »





17. *Sans titre*

Bernard, les mots te sont des pièges
et tu t'y laisses prendre.
tu te laisses prendre aux feux de la neige
au froid des salamandres.
Cela durera bien vingt ans encore ou trente
vingt ans à vivre sous la tente
trente ans à battre les tréteaux,
jusqu'à l'ultime pirouette
dans la brouette
qui conduit au trou la peau et les os.
En attendant, mon vieux, que veux-tu que je te dise !
La bise souffle, il faut…
Il faut vivre, il faut que tu vives
et qu'à l'endentée qui te vise
tu lui brises sa faux.

Inédit, 1959

« Sans titre. » B. Lesfargues, *Brageirac e autres luocs / Bergerac et autres lieux*, Librairie La Brêche, 1993

16. LE POMMIER

Il y a longtemps, l'endroit où j'habitais était un arbre. C'était un pommier, et un fameux pommier, qui recouvrait presque tout le jardin. Mon père l'apostrophait, au printemps : « Tu es beau, pommier, comme une mariée. » Mais ma maison, c'était son fouillis, toute une maison de pluie.

Il me semble que je suis né un jour où il pleuvait, ou plutôt, avant même que je naisse, c'est la pluie qui me berça, avec ses froissements pareils à ceux de la satinette ou de la soie des femmes qui allaient et venaient dans la maison, la maison silencieuse, toute en longueur, qui ne cessait de parler, d'une voie douce.

Je m'échappais pour aller écouter - elle était ma véritable peau - dans les granges et les greniers. Et parfois je m'arrête encore au ras des portes, dans les villes, pour écouter sa parole qui est ma vraie maison.

Je me rends compte que ne pas croire au bon Dieu, ce n'est qu'une tournure d'esprit, et je ne peux l'admettre. Parce que tout est, partout, pour moi, peuplé par des voix, par les longues phrases murmurées de l'eau. Mon arbre était fait de résurgences obscures, et troué de clartés liquides. Ces voix se répandaient sur le jardin tout entier, et je m'endormais en son milieu, assis sur la fourche épaisse, comme au cœur de la source jaillissante du ciel.

« Le pommier », B. Manciet, *Jardins Perdus*,, L'Escampette éditions nouvelles, 2005

Les Trois Amis de Sainte-Alvère:
Trois âmes poètes amoureux de la langue occitane

C'est à la littérature et à la poésie de la langue occitane en particulier que les « routes » de ces trois hommes doivent de s'être croisées puis chevauchées, parfois superposées.

Elles nous mènent ce soir à partager ce moment au cours duquel vont se réveiller, se révéler ces présences toutes trois bien différentes mais tout aussi empreintes de force et de vie.

Deux étaient écrivains-poètes, les deux Bernard, le troisième, Louis, « habitaient la terre en poète » et c'est grâce à lui que nous sommes réunis ici ce soir : lui dont la rencontre avec Bernard Manciet déboucha sur une amitié forte nourrie par des appels téléphoniques quotidiens. C'est Louis Blancho l'initiateur des Soirées Poésies à Sainte-Alvère, lui, l'instigateur de la création du Jardin Bernard Manciet, de concert avec Philippe Ducène duquel il était à l'époque le Premier Adjoint.

Avec la création de l'Allée Bernard Lesfargues, ces trois amis vont êtres réunis symboliquement et associés réellement dans nos esprits chaque fois que nous évoquerons l'un des trois.

De plus, Jacqueline Blancho ayant fait don à la bibliothèque de Sainte-Alvère, d'une belle part de l'œuvre de Bernard Manciet, avec de nombreuses dédicaces de l'ami à l'ami, nous pourrons pénétrer plus avant dans une œuvre qui nécessite que l'on s'y promène longuement et que l'on revienne souvent sur ses pas.

Ce soir, par notre attention profonde, à nous de retrouver et de revivifier les sonorités, les rythmes, les couleurs, les images, les mots qui ont vibrés « au coeur » de ces poètes et nous conduisent, grâce et par la langue de leur peuple, vers cette langue originelle qui a façonné l'humanité.

Introduction de Marie-Claude Fénié.

Liste des œuvres

1 – Un bateau s'en va. - B. Manciet, « La façade des quais », éd. Confluences, 1994

2 – Rose bue. - B. Lesfargues, « La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes », ed. Jorn, 2001

3 – Eloge de la rose. – B. Manciet, ed. L'Escampette, 2003

4 – Ton nom secret. – B. Lesfargues « La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes », ed. Jorn, 2001

5 - Il pleut dans les pins. – B. Manciet « Jardins Perdus », L'Escampette éditions nouvelles, 2005

6 – Le corps, le cœur, la maison. – B. Lesfargues « Brageirac e autres luocs / Bergerac et autres lieux », Librairie La Brêche, 1993

7 – Sonnet I. - B. Manciet « Sonets / Sonnets », Ed. Jorn, 1996

8 – Epitaphes. - B. Lesfargues « La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes », ed. Jorn, 2001

9 – Lo huec / Le feu. (I). - B. Manciet, « Auteurs en scène » décembre 1997 numéro 2 « théâtres d'oc…et d'ailleurs »

las sensenas las buas
se pelejan en arròsas
las arròsas se hèn plaça
sauvatjas de sang negue
cilhan perperejan un sorelh de fosfòre
dont entàmia la tèrra
la brosta a dènts de mula
dab brut de sau
l'arròsa a heuc que se nos brosta
e de huec qu'èm salats

lo vin d'arròsa lo pan d'arròsa cruda
amorosa que nse mínjam l'arròsa
carn de sapa de vinha
carn de flam clar
e d'aparéisher
lo huec qu'arriula de joenèir
que nos gaha a las ancas de las dunas
a las umbas de la mar
« çò me tarda que tot flambi
sii dijà flambat »

de paraula simpla
mès pr'amor lo huec adara nos dèisha ?
e lo cèu ua branca ?

les étamines les étincelles
se bataillent en roses
les roses se bousculent
sauvages de sang noir
leurs cils tremblent en soleil de phosphore
qui entame la terre
la broute avec des dents de mule
au bruit de sel
la rose en feu nous broute
nous sommes salés de feu

le vin de rose le pain de rose crue
amour cru nous mangeons la rose
chair de sève des vignes
chair de clarté des flammes
et d'apparition
le feu ruisselle de jeunesse
nous prend aux hanches des dunes
aux épaules de la mer
« il me tarde que tout soir incendié
et soit déjà en flamme »

« de paroles simples »
mais pourquoi le feu maintenant nous abandonne-t-il ?
et le ciel une branche ?

« Lo huec / Le feu. (V). » B. Manciet, *Auteurs en scène* , décembre 1997 numéro 2 « théâtres d'oc…et d'ailleurs »

10 – Lo rai verd/ Le rayon vert. - B. Manciet « Poïésiques » avec Bernard Lubat. Ed. Labeluz 2001

11 – Gloire à nos chasseurs. - B. Lesfargues « La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes », ed. Jorn, 2001

12 – Attente. – B. Lesfargues « La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes », ed. Jorn, 2001

13 – Sonnet XXVII. - B. Manciet « Sonets / Sonnets », Ed. Jorn, 1996

14 – Naissance. - B. Lesfargues « La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes », ed. Jorn, 2001

15 – Lo huec / Le feu. (V). - B. Manciet, « Auteurs en scène » décembre 1997 numéro 2 « théâtres d'oc…et d'ailleurs »

16 – Le pommier – B. Manciet « Jardins Perdus », L'Escampette éditions nouvelles, 2005

17 Sans titre. - B. Lesfargues « Brageirac e autres luocs / Bergerac et autres lieux », Librairie La Brêche, 1993

18 – Les grues. – B. Lesfargues « Finie, la fête », Les Amis de la poésie, 2004.

Note : en premier sont présentés les poèmes dans leur langue originale, ensuite sont présentés en italique leur traduction -soit en français soit en occitan selon la langue d'origine . La traduction des poèmes est celle de leur auteur respectif.

1. UN BATEAU S'EN VA

La grue enlève la coupée. Le bateau mesure plus de cent mètres, cent cinquante peut-être. Le vent vient de l'ouest, mauvais. Il y aura tempête. Néanmoins, eau de jade, puis jaune comme une fumée de coke, puis rose-thé, puis couleur de ces tourteaux de soja qu'on décharge à Bassens, rougeâtres. La marée est au flot. Une légère brise passe les berges au papier-verre, une pluie de Bordeaux avec goût de cachou se renifle en piquant. Ciel uni, épais.

Aujourd'hui c'est Blancho qui pilote « Pas d'hélice d'étrave, s'il vous plait ». Il aime la méthode « naturelle », jouer sur les amarres, sur l'amarre de garde, qui saura faire dériver vers le milieu du courant ; jouer sur le vent, sur la force du flux, sur le calme. Les lamaneurs larguent les autres amarres, tranquillement. Les matelots, là-haut, parlent de choses et d'autres. Rien ne presse. Guère de bruits de voix. Le vent les emporte. Comme sans y penser, le flanc du bateau s'écarte, laissant une marge lisse et presque immobile le long du quai. L'eau bouillonne autour de l'hélice, mais peu.

Lenteur, sûreté, respiration parfaite. Tout juste l'ombre insignifiante de l'étrave sur l'eau. Le feu du mât s'éloigne. Et puis c'est tout. C'est le soir. Le soir un peu fade des quais.

« Un bateau s'en va. », B. Manciet, *La façade des quais* , éd. Confluences, 1994

-Que te mauti
que te viri com lo hen
-que te cueishi ròse
que te passi dens lo còr com ua ala de cotèth
-que t'amidali
que te mitralhi de glandas e d'aglans
-que te cerqui a paupas dens la lutz
que me'n torni a tu shens de tu
-que te sali
que te shudi a foalhs
-truc de blu
-pana deu còr
-que te sui còr mantun còp
-que te sui còr mantun

-que te desastri
-que t'eishenti de gai
-que m'esclarís au còr
-que m'espartis suu miei com un òs bertran
-caulet d'ase arrusplas
-caulet frisat que frisas
-te m'escamalargi arròsa

un pavòt que vien la mar
e cèu un petale
un petale ua eslasía
autorn de la nueit
le cèu hèi pas qu'un eslombric
un petale cadut
ua laishèra
de lutz
cèu d'arrós
d'arren

-je te pétris
je te retourne comme foin
-je te cuisse en rose
je passe dans ton cœur comme une aile de corbeau
-je t'amygdale
je te mitraille de glandes et de glands
-je te cherche à tâtons dans la lumière
je retourne vers toi sans toi
-je te sale
je te sue par volées
-choc de bleu
-panne de cœur
-je suis ton cœur souvent
-je suis ton cœur plus d'un

-je te désastre
-je t'effraie de joie
-tu m'éclaires le cœur
-tu me fends le long de mes vertèbres
-chou d'âne tu grimpes
-chou frisé tu frises
-j'ouvres grand tes jambes - rose!

la mer n'est plus qu'un pavot
le ciel un pétale
un pétale une étincelle
autour de la nuit
le ciel n'est qu'un éclair
un pétale tombé
une lassitude
de lumière
ciel de rosée

2. ROSE BUE

Rose bue, rose imbibée.
L'herbe nage au fil de l'eau.
On a ouvert les écluses
du vieux canal. Rose enfouie,
seuls des rêves de roselière
pourraient naître dans ta fange.
Rose de remontée à contre-cœur,
ta carène et ton chargement
voilà longtemps que les sangsues
de la vieille eau les ont sucés
et bu ton bois et bu ton âme.
Gabare qui ne descends plus,
rose pourrie, rose imbibée.

Sans plus de descente, gabariers
car nous mourrons à Saint-Capraise.

Ròsa beguda, endolverada.
Nadan las èrbas a fial d'aiga.
Los òmes an dobèrt las palas
del vièlh canal. Ròsa entanhada,
non mas de raives de joncalha
porián espelir dins ta fanha.
Ròsa de tira a contra-còr,
ta carena coma ta carga,
quò fai bon pauc que l'an chucada
las sangsujas de l'aiga vièlha
que beu ton bòsc e beu ton anma.
Gabarra sense davalada,
ròsa poirida endoverada.

Sens davalada, ò gabarrièrs,
que morirem a Sent-Grapasi.

« Rose bue. » B. Lesfargues, *La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes*, ed. Jorn, 2001

3. ELOGE DE LA ROSE

Dens a palhats la bailina e lo sable
brum astre escarp lèu - Arròsa - ‘ queths
córrers estiglants d’esbrusas
aulor e l’estiu suspéner d’arrosa
evidéncia en tot lòc e glòria deu paréisher quau
carn deu còs se desestufi pas arròsa de totas las arròsas se leva
de flors ont prucada deu jorn

la dotz que non pr’amor
arròsa vads a tu sonque pr’amor la mar
la mar es ua arròsa la mor es larga
com ua arrosa e dotz que non
deus flus tumants meilèu lo bron
meilèu la carn de las causas
taus plavinejosas naishenças

de las causas la carn sas esbandivas
en ‘quethsluseirs variabla la
pèth ! E la mèi de las amnas cèrta
espuma ua arròsa es s’esbrigalhar
quauque arren arromput dehens la carn los cèus
pujats com plors e qu’es son loc
lo son poder de gèure en petals espartat

LO HUEC /
LE FEU

V

Jo lo terrorista d’abriu
que m’abraci braçat de brancas blancas
d’eslombrics de prima teishenèir d’eslombrics
jo dont d’ombra èi pas que jo
arrevitar jo de davant nada vita
e que me jògui mòrt o viu
au mon cabelhèr de balandada
dab la lua deus Olivets
entà jo m’arreviri
enta jo m’arreviti
me dessepari m’amarroqui me baribondi
despareishi d’atau me véder
nud e desnud com lo David
m’amiroi de lèrmas d’òli
e me lengui a lenguits
blu que m’abraqui
e sui tot çò que hornissen
m’arhonissi m’ahorqui m’ahinqui
m’amni pèth m’amni pòth
e vela marina
mons pès mon elegança

15. LO HUEC / LE FEU

V

terroriste d’avril moi
qui embrasse mes brassées de branches blanches
d’éclairs de printemps tisserand d’éclairs
moi qui n’ai d’ombre que moi seul
moi résurrection avant toute vie
et je me joue à la vie à la mort
sur ma cime de balancement
avec la lune au jardin d’Oliviers
je me retourne vers moi
vers moi me ressuscite
je me disperse me rejoins me dégringole
je disparais d’autant me voir
vêtu et dévêtu comme autrefois David
je m’environne de larmes d’huile
je me langue de langues
m’abrège en bleu
je suis tout ce qu’on ajoute
je m’ajoute je fourche je m’encroche
Je fais âme - âme ma peau âme ma lèvre
et voile marine
mes pieds : mon élégance

Dans le foisonnement de caresse et de sable
brume astre diffus haleine - Rose - ces
parcours rutilants de poussières
odeur et l’été suspens de Rose
évidente partout et gloire de l’apparence quelle
chair ne se décèle rose de toutes roses et soulève
de fleurs où becquetée par le jour

mais non pas source car
Rose mais à toi seule car la mer...
la mer est une rose la mer est vaste
comme une rose et non source
des flots sonnants mais la rumeur
mais la chair des choses
qui pluvieuses naissances

des choses chair ses érectiles
en ces scintillements variable la
peau ! Des âmes la plus certaine
l’écume une rose c’est se briser
quelque rien rompu dans la chair les cieux
montés comme des pleurs et c’est leur lieu
leur puissance de givre en pétales distrait

e qu’es tot petals naishenças o
sas ombras desgalhadas mès
d’ua substància d’arrosa gahada
captada mès d’arrevitar carn totjamèi
‘quera casta bastissa ò jorn d’arrechisclar
impietadós lo jorn a rehar d’arròsas
te puplar d’aubas per son eslaiheir

envèrs d’arròsa dont
la horras carn
l’arrevitas tu
quau poder son mès vàder
e te herís arresobtana
donc es pas qu’aqueth briga
de derrota gran Viu

pèira lucida cèus petals
carnaus de Jorn lhevami
en jorn abeurat d’arrevàder mèi
clara sang ont s’arrevitar sissolv enfin de viver
puples translucides puples d’estaminas
nos aparéisher nos lhevar e non ensapar
nos encharmar

« Eloge de la rose. » B. Manciet, ed. L’Escampette, 2003

NAISSANCE

Reis de las barbas negras e crespadas, reis onchats d’òli, reis dels vistons esbleugissents coma robins,

dins los eisserments de vòstras mans avètz pres de fanga un ponhadon

e longament, amb d’escopits, l’avètz prestida amb vòstra saliva de menta e de romanin,

e nascuts son lo cap, los uèlhs grands que i cabussi, lo còl freule, las popas palombas espaurugadas, l’esquina long camin per las cagaròlas de mas pòtas, lo tafanari per ma jòia, lo ventre d’evòri, las cuèissas mon estrada, e suau, caud, baug, lo niu de gaug, de mofa e d’artemisa que m’enclausís, càrcer de bresca, càrcer mofla, càrcer de petalas de lirga, càrcer d’aiganha, jamai pestelada, càrcer meuna que m’i embarratz, vos,

lonh de la tartarassa, abrigat del colòbre,

vos m’i embarratz, reis de santal e de canèla, reis de las negras filhas d’Etipia, reis de las sablas saurencas de Tartessòs.

14. NAISSANCE

Rois à la barbe noire et crépelée, rois frottés d'huile, rois aux pupilles étincelantes comme rubis,

dans les sarments de vos mains vous avez pris une poignée de boue

et longuement, en crachant dessus, vous l'avez pétrie avec votre salive de menthe et de romarin, et sont nés la tête, les grands yeux où je sombre, le cou fragile, les seins palombes effarouchées, le long chemin du dos pour les escargots de mes lèvres, les fesses pour mon plaisir, le ventre d'ivoire, les cuisses ma grand-route, et doux, chaud, fou, le nid de joie, de mousse et d'armoise qui m'enclôt, prison de miel, prison moelleuse, prison de pétales de glaïeul, prison de rosée, jamais fermée à clé, ma prison où vous m'accueillez vous,

loin du vautour, sans craindre le dragon,

vous m'y accueillez, rois de santal et de canelle, rois des noires filles de l'Ethiopie, rois des sables dorés de Tartessos.

et c'est tous les pétales naissances ou
leurs ombres d'ensemble délivrées
mais d'une substance de Rose prise
captée mais de résurrection chair sans cesse
ce chaste bâtiment ô jour de rejaillir
jour impitoyable à refaire des roses
te peupler par leur défaillir

envers de Rose qui
la violentes chair
la ressuscites toi
que peut-elle sauf naître
et te provoque ressoudaine
or tu n'es que ce peu
de déroute grand Vif

pierre lucide cieux pétales
charnels levain de Jour
en jour abreuvé de renaître plus
clair sang où ressusciter dissout enfin de vivre
peuples translucides peuples d'étamines
nous apparaître nous susciter et nous enséver
nous encharmer

« Naissance. » B. Lesfargues, *La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes*, ed. Jorn, 2001

4. TON NOM SECRET

Ton nom secret dans le drapeau du vent, dans les lianes de la mémoire, dans les fougères que le feu dévore, dans les nuits incandescentes,

Ton nom secret, mille fois chuchoté - que nul ne l'entende, que personne n'ose le répéter ! - mille fois roulé dans ma bouche, craintivement caressé de ma langue,

Ton nom secret, qui nous lie. Si je le disais à voix haute, les oiseaux l'écriraient dans les lignites de l'aube, le proclameraient dans l'arborescence du jour.

« Ton nom secret. » B. Lesfargues, *La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes* , ed. Jorn, 2001

XXVII

T'èi totun l'estiu bèth per qui la méssa alena
per qui lo cèu hèi pas qu'un espiar lo matin
e qu'ua anca la lana e bailana shens fin
per qui l'eslenca dun un estrem de carena

que m'as palavirat de ta calambra plena
aus arms e los mons òs aquí sauts de porin
qu'encarelhas ma sang que champolhas mon vin
e la traca deus dius a nos tornas joena

la mar d'aimar sancèra se cobra d'alats
aimar qu'a gost a sau aimar qu'a hum de blats
aimar qu'es a grans nius mieijorn téisher e destéisher

aimar qu'es com bèth témps dessús lo mon milhòc
aimar m'es lo mon camp aimar qu'es lo mon lòc
quan tranga adara la mia òbra-lèisha

13. XXVII

Or je tiens bel été par qui respire la moisson
par qui le ciel n'est qu'un regard le matin
et qu'une hanche la lande et une longue caresse
par qui la dune souple un flanc de carène

tu m'as bêché du plein de ta forte chaleur
par tous membres et mes os font des bonds de poulain
tu ensoleilles mon sang tu piaffes mon vin
et en nous tu rajeunis la race des dieux

par amour la mer tout entière se couvre d'ailes
aimer a goût de sel aimer a parfum de seigles
aimer c'est tisser et détisser midi à grandes neiges

aimer c'est comme le beau temps sur l'étendue de mon maïs
aimer ce m'est un champ aimer c'est là mon bien
lorsque est venue pour moi l'heure de m'en aller

« Sonnet XXVII. » B. Manciet, *Sonets / Sonnets* , Ed. Jorn, 1996

5. IL PLEUT DANS LES PINS

C'est immobile, c'est tout en lenteur. Il pleut dans les pins comme dans une sorte de passé, mais un autrefois qui entoure et qui comble. On n'est plus soi-même, et jamais pourtant on ne fut plus proche de soi.
Ce n'est pas un murmure, ni une âme continue. On ne peut s'en défaire. On ne l'écoute ni ne la voit, mais on la guette dans ses paroles sans tristesse ni gaieté. On ne pense à rien.

Ici, il n'y a pas de pourquoi, ni de raison d'espérer. Vivre ici, c'est vivre de loin. C'est croître à couvert comme les fougères, comme le sable, remuer à peine comme, sourdement, la tempête, à l'ouest. La pluie appelle en zozotant, mais on lui a répondu, il y a bien longtemps déjà. De plus profond que l'amour, comme si l'on avait aimé. Et, plus loin, encore d'autres lignes d'humilité. De la pluie on est la demeure, avec son brouillard et son évidence. On est inutile.

« Il pleut dans les pins. » B. Manciet, *Jardins Perdus* , L'Escampette éditions nouvelles, 2005

6. LO COS, LO COR, E L'OSTAL,

PARAULAUS que venon
e mots que se'n van.
Dins aquesta vila
pèrdi tot mon temps.
Dins aquesta vita
tant de causas restan
que las farai pas,
lo temps que me manca
lo trobarai pas.
Paraulas que venon
e mòts que se'n van.
Lo cusson que trauca
lo bòs de l'ostal,
lo mal que me chuscla
l'òssa e la mesola
e la mòrt que bèla
per que l'ane quèrre.
Paraulas que venon
e mòts que se'n van.
Toalhas e lençòls
lentament poirits
dins una limanda,
lenha abandonada
dins lo fojièr fred
ont degun vendrà
pus jamai caufar
sas mans tremolantas.
Pauraulas que venon
e mòts que se'n van.

Ausissi pus res
que mos vièlhs recòrds ;
platussan tot siaud
suand lo mal rosiga
coma un rat sadol
dins lo blat d'Espanha
que seca dins un
canton del granièr.
Paraulas que venon
e mòts que se'n van.

ESPÈRA

Se sabiá que venguèsses pas
te cercariá al fons del desespèr
ont florisson las ròsas de la sau
e sisclan los aucèls de la nuèch longa.

Se sabiá que venguèsses pas, lo vent
bufariá d'una selva d'endacòm mai,
d'una selva vedada a l'òme,
una selva de lenha mòrta, de glais e de desaires.

Mas ton pitre es pro bèl per que ma pena i càpia.
marmusarai ton nom en gaitar lo solelh.
Espèri. Esperarai. Quicòm me ditz
que l'aiga de l'espèra
s'abronderà jamai del còr que t'enclausís.

12. ATTENTE

Si je savais que tu ne viennes pas,
je te chercherais au fond du désespoir,
où fleurissent les roses de sel
et sifflent les oiseaux de la longue nuit.

Si je savais que tu ne viennes pas,
le vent soufflerait d'une forêt qui n'est pas ici,
d'une forêt interdite à l'homme,
une forêt de bois mort, de glaïeuls et de regrets.

Mais ta poitrine est assez grande pour contenir ma peine.
je murmurerai ton nom en regardant le soleil.
J'attends. J'attendrai. Quelque chose me dit
que l'eau de l'attente
jamais ne débordera du cœur qui t'enferme

« Attente. » B. Lesfargues, *La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes* , ed. Jorn, 2001

LE CORPS, LE CŒUR, LA MAISON,

PAROLES qui viennent
et mots qui s'en vont.
Dans cette ville
Je perds mon temps.
Dans cette vie
reste tant à faire
et ne ferai pas,
le temps qui me manque
où le trouverais-je ?
Paroles qui viennent
et mot qui s'en vont.
Le ver qui grignote
le bois de la maison,
le mal qui suce
les os et la moelle
la mort qui me hèle
quand viens-tu me voir ?
Paroles qui viennent
et mots qui s'en vont.
Serviettes et draps
lentement pourris
dans la vieille armoire,
bûches abandonnées
dans le foyer froid
où jamais personne
ne viendra chauffer
ses mains tremblotantes.
Paroles qui viennent
et mots qui s'en vont.

Je n'entends plus rien
que mes vieux souvenirs ;
ils bavardent à voix basse
quand le mal me ronge
comme un rat repu
dans le maïs qui sèche
dans un coin du grenier
Paroles qui viennent
et mots qui s'en vont.

Que sèi vengut far
dins aquesta vila ?
Mólzer de recòrds
que viran a l'agre,
escotar mon sang
qu'a cha pauc se calha,
escotar mon cor
cada jorn que passa
molinar mens fòrt.
Paraulas que venon
e mòts que se'n van.
La mòrt que me trèva
m'empacha de vèire
a travèrs las nèblas
un avenidor.
E lo còs ont vivi
plega jos la carga.
Quant de temps encara ?
Çó que vòli far
degun zo farà
sobretot pas ieu.

Paraulas que venon
E mòts que se'n van.
Còr dins las rantèlas,
teulada agrovada,
chaminèia que
jamai pus non fuma.
Còs qu'a tròp servit
per servir encara.
Paraulas que venon
e mòts que se'n van.
Un còr que ranquèja
dins la tarda frèja.
Paraulas que venon
e mòts que se'n van.
Ai barrat la porta :
gèti la clau dins
lo fons de la gana.

Brussèlas, 18.4.70
Lo gai saber, n°351, 1970

« Le corps, le cœur, la maison. » B. Lesfargues, *Brageirac e autres luocs / Bergerac et autres lieux*, Librairie La Brêche, 1993

GLÒRIA A NOSTRES CAÇAIRES

An tuat questa annada
un lop,
seissanta cinc pòrcs-singlars,
dos cents quatre vint rainards,
cent trenta quatre taisses
(ami un qu'an oblidat),
cent quatre chats-putòis,
cinquanta tres fainas,
quatre loiras
e d'ausèls daumatjós mai de set cents.

I a tan ben un caçaire
que n'a tuat un autre,
sens parlar de los que son morts
de lor bèla mòrt :
dins un liech, coma sòlon
morir los caçaires.

La sauvatgina, quò mòr
amb plaser, pels picadis.
Los omes, dins lor liech, totjorn a raca-cor.
E de per fòrça.

11. GLOIRE A NOS CHASSEURS

Ils ont tué, cette année,
un loup,
soixante-cinq sangliers,
deux cent quatre-vingt renards,
cent trente-quatre blaireaux
(plus un qu'on a oublié),
cent quatre putois,
cinquante-trois fouines,
quatre loutres
et des oiseaux nuisibles plus de sept cents.

Il y aussi un chasseur
qui en a tué un autre,
sans parler de ceux qui sont morts
de leur belle mort :
dans un lit, comme en ont l'habitude
les chasseurs.

La sauvagine, ça meurt
avec plaisir, dans les taillis
Les hommes, dans leur lit, toujours à contre-cœur.
Vraiment par force.

« Gloire à nos chasseurs. » B. Lesfargues, *La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes*, ed. Jorn, 2001

Que suis-je venu faire
dans cette ville ?
Traire des souvenirs
qui tournent à l'aigre
écouter mon sang
peu à peu se taire
écouter mon cœur
chaque jour qui passe
battre un peu moins fort.
Paroles qui viennent
et mots qui s'en vont.
La mort qui me hante
m'empêche de voir
à travers la brume
ce qu'il adviendra.
Et le corps que j'habite
ploie sous la charge.
Combien de temps encore ?
Ce que je veux faire
nul ne le fera
et surtout pas moi.

Paroles qui viennent
et mots qui s'en vont.
Cœur pris dans la toile
de l'araignée, toiture
qui cède, cheminée
qui jamais ne fume.
Cœur qui trop servit
pour servir encore.
Paroles qui viennent
et mots qui s'en vont.
Un cœur qui boitille
dans l'automne froid.
Paroles qui viennent
et mots qui s'en vont.
J'ai fermé la porte :
je jette la clé
au fond de la mare.

Bruxelles, 18.4.70
Lo gai saber, n°351, 1970

7. I.

Retourner seul en cette terre amère,
se savoir homme au prix de l'amertume,
amèrement n'aimer rien ni personne,
car tout n'est qu'ombre et même ta clarté.

Mieux vaut, allons, sauter le pas encore
ivre de vide et toujours plus avide
de vide, d'ombre et de dégoût, et pourtant
plus fier de cœur quand le cœur se resserre.

Toi seul, Errant, toi seul peux bien étendre
rage d'adulte, et ma lande distendre,
ce soir de vent, et de pluie et de mer

tant s'infinit au ciel ce beau fiasco
dont tu me payes, ce haut mal au cœur,
tant ce malheur s'exhausse de T'aimer

« Sonnet I. » B. Manciet, *Sonets / Sonnets* , Ed. Jorn, 1996

V
Le temps bienheureux viendra à son heure
ainsi qu'il a été programmé en haut lieu
les humains devront « sous peine de poursuite »
sucer manger des hortensias
jamais roses jamais bleus
mais verts avec un goût de papier sec
de papier de monnaie vert
verts avec un goût de moisi bien étudié
pour l'accoutumance - la télé passera au vert
les amours auront douce saveur de moisi
d'hortensia - pardon -
et la terre deviendra un jardin
fleuri de billets -
Ô Seigneur d'outre-mer
donnez-nous notre moisi de chaque jour
que nous soyons enfin moisis comme vous !

VI
Ce temps lui aussi passera
la mer au soleil couchant trébuchera
le soleil couchant refusera de boire une mer comme cela
il éternuera et remontera
et paraîtra le pur rayon vert
la Face comme un tourbillon
et les poissons montent vers elle
qui balaie toute feuille morte verdâtre
tous les papiers et tous papetiers
la Face est un buisson
une forêt d'ombres et de feux
et les pommes de terre montent vers elle
comme le chèvrefeuille en son parfum

V
Lo tèmps gelós que vienerà au son moment
com es estat programat en lòc haut
las gents diuràn « sous peine de poursuite »
chucar menducar arromegar ortensias
qui son pas ni ròses ni blus
mès verds dab un gost de papèr sec
de papèr moneda verda
ortensiàs blus dab un gost de mosit blanc causit
s'i acostumin e la telè que passarà au verd
los qui s'aiman qu'auràn bon gost de mosit
d'ortensià que volí díder
e la terrà que vienerà un casau
es.hlaurit es.hlaurit de papèr moneda de bilhets
ò mon diu d'enlà la mar
balhatz-nos lo nòste mosit de cada jorn
singuil enfin mosits com vos

VI
Aqueth tèmps tanben que passarà
la mar au só-oc que trabucarà
lo só se va pas béver tau mar
e qu'esternujarà e que tornarà pojar a l'en-arrèr
e que pareusherà l'arrai verd *le rayon vert*
la Cara *la sainte* face com un estorbalh
los peish entad era que pravaràn
la Cara qu'escoba la huelha la morta verdosa mosida
los papèrs e los grans paperaires
la Cara *le visage* qu'es un horastar *un buisson*
ua sèga d'ombras e de huecs
e las patatas entad era que pojan que montan e que praban
com estossin *du chèvrefeuille*
vitauguèra vitauguèra d'aulor
de perhum

« Lo rai verd/ Le rayon vert. » B. Manciet, *Poésiques* avec Bernard Lubat. Ed. Labeluz 2001

I.

RENTRAR solet dens nòsta tèrra amara
òme debiéner au prètz de l'amarum
amarament aimar 'ren ni digun
pr'amor que tot es ombra e ta lutz clara

Anem tant vau sautar au hons adara
s'embriagar de vuit tostèmps a jun
de vuit d'escur de desput e totun
mèi gloriós quan son còr d'òme's sarra

Tu sonque tu Barruèc pòts har mèi grana
ma ràbia adulta e mèi grana ma lana
a nueit de vènt e de pluja e de mar

tant s'enfenís au cèu aqueth fiascò
ton pagament lo sancèr mau de còr
tant poja lo malastre de t'aimar

8. EPITATHE

Ci-gît
un homme
qui n'a jamais pu
acheter des cigarettes
dans la langue de sa mère
sans être pris
pour un fou.

AUTRE EPITAPHE

Ci-gît
un homme
qui naquit sur la terre
où l'amour fut inventé
et qui mourut
de n'avoir jamais pu dire
à une femme
la moindre parole d'amour
dans la langue des troubadours.

UNE EPITAPHE ENCORE

Ci-gît
un Occitan.
Il est mort
sans savoir
qu'il était occitan.

« Epitaphes. » B. Lesfargues, *La brasa e lo fuòc brandal / Les braises et les flammes*, ed. Jorn, 2001

III
Cela ne durera qu'un temps ainsi qu'il est écrit
pommes de terres et bananes disparaîtront
avec ceux qui les avalent
et l'on passera à une nourriture de citrons
il est prévu qu'en ce temps il y aura surproduction de citron
surproduction à faire peur
mais la santé d'abord ! Citrons et exclusivement citrons « sous peine d'amende »
car ils déchaussent les dentitions
et resserrent les estomacs
qui nous coûtent si cher
ils dégraisseront et décorbutiseront
la terre globalement
et seront méthodiquement de plus en plus verts

IV
Cela ne durera pas qu'un temps conformément à l'Ecriture
pommes de terre et bananes et citrons passeront
comme également ceux qui pourraient y avoir pris goût
on verra alors sur les chemins de la terre et des mers
des arrivages d'artichauts pareils à des cités en marches vertes
grande lumière verte sur toute la terre
soit midi soit minuit un admirable jour vert
car nous en aurons alors de fabuleux excédents
dans des usines de colorants
dans le plastique dans les bassines de plastique
les artichauts les absorberont
et les humains boiront de l'artichaut vert
pour briller comme des boules de phosphore

III
Aquò durarà pas qu'un tèmps com es atau escriut
e las patatas e las bananas que despareisheràn
que despareisheràn dab los qui las chapan
que se diuràn arrepastar de citrons
qu'auràn en 'queth tèmps un còp de susproduccion de citrons
en har paur
mès cau pensar cau pensar a la santat ! Los citrons sonque
citrons « sous peine d'amende »
car desagusan las dènts
e que barran los estomacs
e los estomacs nos còstan talament car
e que desgreisharan e que desescorbutaran
la tèrra sancèra
e metodicament de mèi en mèi verds

IV
Aquò durarà pas qu'un tèmps si van çò qu'es escriut
e patatas e banas e citrons que passaràn
com tanben los qui n'auràn pres tròp de gost
que veiràn suus camins de tèrra suus camins de mar
arribatges d'artichauts parièrs com ciutats
verdas
grana lutz verda sus tota la tèrra
e lo jorn e la nueit un remirable jorn verd de neon verd
qu'auràn alavetz vertàs a pas sonque se'n har
dens las usinas de color har
dens los plastics de las bacinas
mès los artichauts s'ac beuràn tot
e las gènts e las gènts que beuràn e que beuràn artichauts
e que lusiràn com bombas de fosfòre

EPITAFI

Aquí jai
un òme
que jamai poguèt
comprar de cigarretas
dins sa lenga mairala
sens que lo prenguèsson
per un fòl.

AUTRE EPITAFI

Aquí jai
un òme
que nasquèt sus la tèrra
ont s'inventèt l'amor.
moriguèt
d'aver jamai pogut dire
a una femna
la mendra paraula d'amor
dins la lenga dels trobadors.

UN EPITAFI ENCARA

Aquí jai
un occitan.
Es mòrt
sens saber
qu'èra occitan.

9. LO HUEC / LE FEU

I

je viens sur skating-board
je file sur les soleils des houles
je soulève des cendres des papillons de nuit

je viens comme un voleur à trois heures du matin
avec ma lampe Wonder je viens comme un loulou
avec ses phares sanglotants

je m'appelle napalm je m'appelle phosphore
je m'appelle pétrole et gaz de Lacq
et lampe à iode derrière les pins noirs

pareil aux éclairs de chaleur on les a vus
et on ne les a pas vus
et on ne sait qui je suis

je cours j'élastique sur la crête des dunes
je change de chemins changeant je me repose
on ne veut pas savoir qui je suis

je siffle longuement doucement par les rues
des banlieues mal éclairées
les jeunes gens ont des visions

je souffle parfum de grillade lourde
sur les villages les quartiers et ils ouvrent grand la bouche
les vieillards rêvent odeur de grandes cuisses

LE RAYON VERT

I
A partir du dix-huit août
il sera interdit
de manger des pommes de terre soit vieilles soit nouvelles
sur la terre entière
car elles ont goût de terre
de terre et de cimetière
et leur cuisson à la poêle consomme trop de graisse
quant à leur cuisson à l'étouffée elle ramollit l'homme
il sera interdit de les arracher
planter ou faire germer
sur toute la terre ni pour homme ni pour bête

II
Par contre on devra mondialement - première étape
« sous peine d'amende » avaler
et mâcher et ruminer
des bananes celles de compagnies compétitives
leur farine blanchit la peau
et le sang des populations laborieuses
et leurs dents blanches elle les émousse
on peut la nommer étouffe-chrétien
car elle donne soif de coca-cola
comme les cerfs ont soif des fontaines
or nous avons surproduction de bananes
et il convient de veiller à la santé
de l'économie - de plus en plus verts
les fruits obéiront à un programme exact

10. LO RAI VERD

I
Deu dètz-e-uèit d'aost avant
serà pas permetut
chapar patatas ni de las vielhas ni de las navas
a tota la tèrra
pr'amor qu'an gost de tèrra
de tèrra e de patatèr
pr'amor que còstan hòrt de greisha
e a la coquela que balhan lo bohic
se diuràn pas amassar
ni plantar ni har sitoar
a tota la tèrra ni per gènt ni per bestiar

II
Lo monde arreis diura lo permèr temps
« sous peine d'amende » minjar
e arromegar
bananas de las companhias seleccionadas
la soa haría e vendrà blanca la pèth
e apatzadas las dènts blancas
e la sang deux valents
e que son estupa-vielhas
dont balhan set de coca-col
com los cabiròus après las honts
e qu'an suberproduccion de bananas engüan
que cau har shau
a la santat economica que las carà programadas
de mèi en mèi vertas

LO HUEC / LE FEU

I

Que vieni de skating-board
qu'eslissi aus sorelhs de las memèras
que livi cendes parpalhòlas deu ser

que vieni com un volure a tres òras deu matin
dab la mia Wonder vieni com un mangane
dab sons fares de saumucs

que m'apèri napalm que m'apèri fosfòre
que m'apéri petroli e gas de Lac
e lampa de iode darrèr los pins

com eslombrics de calor e los an vists
e los an pas vists
e que saben qui sui

galòpi eslastiqui a la cresta de la duna
camini descamini e cambiant me repausi
vòlen pas saber qui sui

que shiuli long doç a las carrèras
aus vagaraus esclairats magre
los gojats qu'arreboran causas

que bohu sent-bon de carboada
los borgs los guartioers que badan
los vielhs saunejan aulors de grans cueishas

le foin chauffe déjà dans les étables
où j'ai renversé ma lanterne
le bétail est voyant

au raz des bruyères des halliers on voit bien
brûler mes orteils - ne dites rien à personne -
j'ai enlevé mes sabots j'arrive

par les portes entr'ouvertes s'aperçoivent mes rayons
les portes vont s'ouvrir - ne dites rien à personne -
j'ai retiré mes gants vous allez voir

lavez-vous les pieds nous allons piétiner la vendange
pieds de pauvres pieds de minables pieds de brai
ne dites rien on va rire

car je suis la plus jeune des flopées de fleurs
de la création l'esclandre des fleurs je suis le soc
des massacres de floraisons

je suis l'égorgeur au sacrifice des hymnes
leur graisse s'écoule brûlante
leur graisse comme de la térébenthine

je suis le rire qui provoque les rires
des fenêtres sur les rivages au soleil couchant
des Michols par milliers pétillent

Inédit 1996
Texte pour la scène, interprété par Bernard Manciet et Benrard Lubat. Crée en 1996 sur le lac de Bourideys (Gironde) dans le cadre du Festival d'Uzeste. « Manciet en scène »

« Lo huec / Le feu. (I). » - B. Manciet, *Auteurs en scène*, décembre 1997 numéro 2 « théâtres d'oc…et d'ailleurs »

lo hen que cauha a las estaulas
ont m'èi trabucat la mia lanterna
lo bestiar veid

a ras de bròcs e broishòcs i crema pas sonque
los mons arthelhs - diditz p'arren en digun -
que me sui tirat los esclòps qu'arribi

a las pòrtas miei alandadas mon ajor
las pòrtas que se van obrir - diditz p'arren -
me sui tirat los guants vatz véder aquò

boishatz-vos los pès vam pehorar la vrenha
pès de praubes pès de chètres pès de brasilh
diditz p'arren que vam arrider

car sui lo mèi joen deus foalhs de flors
de la crea lo calahar sui lo vome
deus massacratges d'eslors

car l'escanaire au masèth de las imnas
sa grèisha que chòrra burlenta
sa grèisha com òli de gema

sui l'arrider qui hei adarron se'n arrider
las frinèstas de las costas a só-coc
Micous a milèrs que petrilhan